

3 février 2024 - Journée franco-tunisienne : *Face au nihilisme*

**Hayet Ben Charrada**

*Le point de la Tunisie à la croisée des langues : l'arabe, le Tunisien et le français*

S'agissant ici d'exposer chacun son point de subjectivité contre ou plutôt en marge du nihilisme dominant dans notre monde contemporain, je situerais le mien au niveau des langues : arabe, française et tunisienne telles que se partageant l'espace collectif tunisien d'une façon inégalitaire voire chaotique. D'où mon engagement d'œuvrer au mieux pour transformer ce fait couteux de tous points de vue en opportunité positive ; quelque chose nous habilitant à dépasser notre état courant de diglossie en faveur d'un multilinguisme constructif de quoi juguler le péril de confusion, d'aliénation en vérité, et nous faire traverser vers une zone de clarté / liberté de conscience et partant de cohérence identitaire à proprement parler. Ainsi, mon propos portera-t-il en premier sur l'état des lieux couvrant notre situation ambiguë aux plans linguistique et plus largement culturel. Afin dans un second mouvement d'inscrire mon point de défi dans une perspective de conversion de l'écueil signalé en atout nous autorisant à nous reconstruire sous les traits d'actants culturels à proprement parler et de partenaires assumant notre différence et interagissant de façon significative avec l'altérité.

### **I- État des lieux de(s) la pratique(s) linguistique(s) en Tunisie**

Pour rendre de l'extérieur une apparence de richesse, le chevauchement des usages linguistiques entre la darija ou langue originelle, l'arabe et le français dans le parcours existentiel du Tunisien constitue sur le terrain un écueil le plus difficile. L'absence d'une approche raisonnée de la place donnée ou à donner à ces langues à côté de la langue de naissance chez nous est en effet à l'origine d'une situation non pas complexe mais compliquée avec ce tout ce que cet attribut implique comme connotation dysphorique. La dite approche qui se traduit par le fait curieux en soi que le Tunisien écrive dans une langue qu'il ne parle pas et parle dans une autre qu'il n'est pas autorisé à écrire donne au dit chevauchement un effet d'entrelacs cacophonique vérifiant à la clé un trouble pluri-latéral, de quoi compromettre tout processus d'appropriation linguistique dans la sérénité. Ainsi, confronté une première fois au sevrage du sein maternel, le sujet tunisien l'est une seconde fois et dès sa scolarisation de sa langue de naissance. Soit la darija moyennant laquelle il ouvre ses yeux sur le monde et apprend à interagir avec son entourage immédiat lui est brutalement confisquée en faveur de systèmes de communication nouveaux complètement inconnus. Or, dans cette action doublement ruptrice, si la première compte pour un trauma incontournable imposé à l'ensemble

des humains, la seconde, elle, le voue, lui en particulier, d'office et à la base à un rapport d'étrangeté et à lui-même et à l'objet de langue en soi et en conséquence à l'apprentissage qu'elle est censée lui assurer. C'est cette blessure-là que je place à l'origine de ce que j'appelle le désarroi identitaire tunisien. Un sentiment le plus sournois et inavouable et une sorte de doute tapi au fond de soi envers soi-même et sur ce que l'on est, devrait ou pourrait être.

### **Le rapport ambigu à (aux) la langue (s) de (s) l'autre(s)**

On sait en effet combien la langue assume un rôle crucial dans la vie des hommes, au point d'être un objet d'étude d'élection dans les champs du savoir les plus divers tels que : linguistique, neuroscientifique, sociologique, anthropologique, psychoculturel, voire philosophique, etc. ; et de surcroît un motif classique de poétisation. Je pense à l'assimilation synechdochique de cet élément à l'organe même qui en est le relais : organe le plus intime, s'il en est, lové au plus profond dans l'intériorité individuelle. Et enfin à son intégration fréquente dans le registre métaphorique maternel, nourricier voire matriciel etc.

- **La langue maternelle, un élément constituant**

C'est que par-dessus tout à la naissance, la langue permet à l'homme de réaliser une aptitude fondamentale résidant dans l'acte de parole ou « verbe » selon le jargon spirituel. Et qu'à travers cet acte, l'homme se constitue en sujet pensant, comprenant le monde et communiquant avec ses semblables. Le langage est alors ce qui permet à l'homme d'être au monde en se le représentant. Ce qui est affirmé par E. Benveniste pour qui, je le cite : « *C'est dans et par le langage que l'homme se constitue en sujet, parce que le langage seul fonde, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'ego*<sup>1</sup> ». Selon ce linguiste et penseur, le langage est le fondement même de la subjectivité manifestée par je le cite encore : « *la capacité du locuteur à se poser comme sujet* ». Cela au moment où celle-ci (la subjectivité) n'existe que par rapport à celle des autres dans le cadre de ce qui est l'intersubjectivité, lequel concept est inscrit de son côté dans toutes les langues impliquant d'office l'usage du *Je* et *Tu*. Sans manquer d'insister sur le lien intrinsèque entre les mots et la pensée selon l'affirmation de Hegel : « *C'est dans les mots que nous pensons* ». Ceci étant ainsi, il nous revient de nous demander s'il y a pour chaque langue une façon particulière de penser la réalité qu'elle soit matérielle et/ou spirituelle. Auquel cas le fait pour le sujet tunisien de devoir acquérir ses premiers éléments de savoir moyennant des langues autres que la sienne, (la darija) chassée, elle, de l'espace conceptuel et institutionnel et vouée au confinement dans la sphère familiale, ne saurait ne pas nous interroger.

---

<sup>1</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1966, coll. tel, 1976, p. 259-260

- **Un problème de rupture identitaire**

Au fait, au vu des études réalisées à ce sujet, il appert que la pratique imposée aux membres d'une communauté à un âge le plus jeune d'une langue étrangère aux dépens de la leur les expose à un effet de hiatus intérieur déstabilisant entre des formes de représentation (de symbolisation) du monde différentes, soit deux façons distinctes de percevoir, d'exprimer et donc d'habiter le monde. Ces formes étant reliées par Edouard Sapir à des lois de structuration de la pensée intériorisées propres à chaque communauté linguistique<sup>2</sup> ; ce qui est en écho avec l'idée de Ludwig Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus* : « *Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde* ». Un tel hiatus ayant de quoi compromettre le développement paisible de leur personnalité individuelle et collective ; et qui peut se traduire par un trouble au sein de l'être propre de chacun et un flou entre ce qu'ils sont de fait et ce qu'ils devraient ou voudraient être ; le tout au gré de sollicitations contradictoires et aussi de prescriptions référant à des modèles incongrus par rapport au connu.

Problème d'ordre ontologique donc touchant aux contenus, voire aux critères devant guider le sujet vers le sens à donner à son existence et à son identité. Et aussi d'ordre plus pratique communicationnel en ce que cela compromet l'évidence de l'interlocution fondatrice au sein de la communauté culturelle devant assurer à chacun une intégration dans la continuité au sein d'un univers d'appartenance spécifique. Tout cela est d'autant plus vrai chez nous que le parler vernaculaire ou dialecte tunisien de naissance n'est même pas reconnu en tant que langue et partant de là se trouve minoré et évacué de l'espace officiel administratif et éducatif et pédagogique, etc. Même si largement pratiqué en sphère privé, le dit parler est sous-estimé de ses propres usagers qui y voient un outil en-deçà du niveau requis face à des enjeux au-delà du trivial quotidien.

On comprend alors la gêne ou confusion identitaire de base du sujet chez nous dont la lunette originelle et première balise moyennant quoi il a découvert le monde est absente de sa vie. Et comment il est acculé à la rejeter et à se reconstruire en quelque sorte une personnalité en marge de cette ressource de base. Son avenir et son succès étant conditionnés par l'abandon d'une partie de lui, de ce qui, lui dit-on, n'est même pas une langue ! C'est un peu dans un contexte comparable ce que F. Fanon décrit sous le titre : « *Peau noire et masques blancs* »<sup>3</sup> en traitant du problème d'authenticité d'une conscience individuelle formée par des valeurs extérieures à elle. Et c'est

---

<sup>2</sup> Théorie de Sapir-Worth : « *Les formes que prennent les pensées d'un individu sont contrôlées par les lois inexorables des structures dont il est inconscient. Ces structures sont constituées par les systématisations complexes dont il ne se rend pas compte, mais que l'on peut assez facilement montrer tout simplement en les confrontant avec d'autres langues, surtout celles d'une famille linguistique différente* ».

<sup>3</sup> *Peau noire, masques blancs* est un ouvrage écrit par Frantz Fanon et publié au Seuil en 1952.

indéniablement un état établi au cours de l'histoire de notre pays n'ayant eu de cesse de passer d'un joug hégémonique à l'autre.

- **La genèse de la situation**

Historiquement et surtout politiquement, faut-il le rappeler, l'arabe (dit erronément « classique » chez nous) autant que le français ont été coup sur coup promus au titre de langues officielles dans un cadre d'occupation : le premier au point d'aboutissement des conquêtes musulmanes, et le second dans un mouvement d'assimilation coloniale. Dans les pays d'Afrique du Nord sous domination française, le français était ainsi l'outil scolaire incontournable et le symbole incontesté de l'ultime stade du « développement ». Il s'agissait alors de minoriser tout autre relais du savoir y compris, d'ailleurs, l'arabe sous le prétexte claironné partout que c'est une langue morte ; au moment que le tunisien (ou *derja*) demeurait, lui, et demeure encore rivé à son statut mineur de dialecte populaire ; sachant qu'en en dépit des recherches réalisées au plan linguistique autour des années 70 du siècle passé, pour lesquelles cet outil de communication était ( pouvait être) bien une langue à part entière, le statu quo à cet égard est à ce jour entier.

Il s'avère de la sorte qu'on ne saurait penser une langue indépendamment de ses conditions d'existence. Et que de la même façon que l'arabe à son époque de gloire trouva à se nourrir contre l'existant à même la puissance conquérante qui le sous-tendait, le français s'inscrivit, de son côté, dans le cadre spécifique d'un plan de domination culturelle préconisé par la puissance coloniale sous le label à l'époque de « mission civilisatrice ». Aussi, concluons-nous, même si la capacité symbolique du langage est universelle, il ne saurait y avoir une langue universelle. En dépit de son statut commun de code de communication, une langue c'est bien davantage. Chacune est porteuse de sa propre mémoire, campée sur son propre socle d'événements passés, de valeurs et de significations développées. Et qui à chaque usage, répercute en les réveillant des éléments d'une narration primordiale qui s'y trouve imprimée et dont elle porte la marque et réactualise à chaque fois les déclinaisons.

Autant le sur-souligner : le langage n'est jamais neutre, et s'il y a inhibition, refoulement de la langue « maternelle » et donc de votre récit originel et constituant de base, c'est bien parce que l'adoption de la langue d'une certaine classe dominante est (ou vous a été) imposée d'une quelconque façon ; souvent au titre d'une garantie d'intégration sociale et de vecteur culturel d'élite dont les valeurs sont (ou ont été à un moment donné) valorisées aux dépens des vôtres. C'est là que l'identité culturelle du sujet tunisien appert dans son état de précarité endémique. Sauf, à mon avis, à certaines conditions selon des critères à réinventer ayant de quoi lever les équivoques et

entamer la chape d'aliénation (d'auto-dévalorisation) adhérent dans la durée comme une seconde peau à l'être tunisien.

C'est exactement mon point tenu et qui s'inscrit dans le cadre de mon implication à deux vitesses : éthique intellectuelle mais aussi sur le terrain en faveur du passage collectif de ce que j'appelle la diglossie vers un multilinguisme assumé.

## **II- Mon point de défi : passer de la diglossie vers un multilinguisme assumé**

Dans le cadre de ce que j'appelle mon combat antinihiliste, il m'importe de signaler mon engagement (récent il faut dire) à côté d'autres Tunisiens organisés dans l'association au sein de la société civile sous le nom de DERJA présidée par Ramzi Chérif, ingénieur en informatique de formation, entrepreneur dans le champ médiatique et militant chevronné en faveur de la réhabilitation de cette langue maternelle. L'organisation compte un florilège d'intellectuels dans les différents champs : universitaire, juridique, artistique médiatique et autres. Il s'agit de linguistes, historiens, journalistes, artistes et écrivains dont l'objectif partagé est de réhabiliter la darija. Ce qui les conduit à travailler de concert afin de vaincre les arguments d'ordre idéologique qui la maintiennent dans un état perpétuel de minorité et pour que cette langue maternelle acquière le statut de langue officielle qui lui revient de droit. Ainsi l'association a-t-elle adressé déjà un courrier à la Présidence de la République dans le sens de ce projet. En attendant une réponse favorable à cette requête, il s'agit dans ce cadre de multiplier en le consolidant l'effort de sensibilisation à une plus large échelle possible en faveur d'une égalité de chance au moins à donner aux différentes langues d'usage ; ce qui revient à redécouvrir « la darija » sous les traits d'un réceptacle de la mémoire collective, ce dont ne manque pas de témoigner sa substance nourrie à des sources diverses au gré de son cheminement pluriséculaire, de quoi la dégager de son statut actuel immérité d'objet de folklore. Il s'agit d'y signaler une langue à proprement parler et qui possède les paramètres requis à cet égard, soit une codification intégrée par l'ensemble de la large communauté, un système de communication efficace fonctionnel répondant à l'intégralité des besoins dans tous les registres d'expression abstraits et sensibles ; et surtout un imaginaire à la clé déployé dans une œuvre déjà réalisée de durée immémoriale. Sans manquer de mentionner le nombre proliférant de réalisations actuelles moyennant ce médium dans tous les genres de création verbale entre littéraires, dramatiques, documentaires, audiovisuelles et autres. Œuvre dont la réception très large témoigne d'une attente publique incontestable. L'association Derja qui organise depuis 2016 un concours du meilleur produit dans cette langue souligne une évolution notable de la courbe des œuvres et des ventes,

de quoi confirmer l'intérêt des publics tunisiens pour une production de l'esprit les touchant au plus près. Il semble de la sorte que le travail de sensibilisation et le combat livré au sein de la société civile ne sont pas étrangers à ce changement de situation. Les efforts conjugués des militants et plus généralement la libre implication de bien des intellectuels tunisiens à ce sujet auraient de la sorte contribué au moins à lever l'omerta à ce sujet. Mais cela ne signifie pour autant que la partie soit aujourd'hui gagnée, loin s'en faut. Ce n'est qu'en ayant infléchi la volonté politique en faveur de la cause que l'on pourra envisager les projets les plus sérieux dans le sens d'une restructuration intégrale de la gouvernance linguistique dans le pays appelée de tous nos vœux. Néanmoins dans l'attente de la mise en œuvre d'un véritable travail de restructuration en amont et en aval, une initiative de terrain à notre niveau me paraît de toute priorité et dont le rendu pourrait contribuer à faciliter la transition d'un niveau de conscience générale au plus bas vers un autre autrement plus propice à nos projets. Il s'agit déjà de mobiliser au mieux l'opinion académique spécialement au sein des collègues de l'éducation et de la recherche scientifique en faveur d'une nouvelle approche de l'enseignement de l'histoire selon une démarche scientifique, plus objective et non plus de veine plutôt hagiographique, telle qu'elle se présente aujourd'hui notamment dans les cycles d'études primaire et secondaire. Chose de nature à développer chez les jeunes générations une vision du passé rationnelle, surtout soustraite aux lunettes idéologiques de quelque bord que ce soit.

**Pour finir**, je dirai que la reconnaissance au plan institutionnel de la darija doit répondre en vérité à une demande vérifiable sur le terrain pratique ; surtout autoriser une réconciliation du soi collectif avec soi-même, condition nécessaire et suffisante pour tout un peuple puisse enfin se situer dans le monde moyennant un jugement le plus libre, épuré enfin des scories accumulées au gré des vagues impérialistes historiques. Ce serait-là une façon de se frayer une voie royale pour cheminer en direction de l'altérité selon une démarche ouverte au principe d'échange avec autrui selon une dynamique nouvelle, au dire des psychologues de l'interculturel de « négociations identitaires ». Ce qui consiste à développer une appréhension de notre identité de quoi nous restructurer comme acteurs culturels *in situ* (au sein de notre propre environnement) et *extra muros* ; c'est-à-dire comme partenaires des autres selon un principe relationnel d'échange constructif et dans la parité appelant les différentes parties à des réaménagements des valeurs dans le cadre d'une dynamique d'échange et d'enrichissement mutuels. Autant parler d'un devoir, le nôtre, de nous donner une posture à double distance et de la crispation chauvine et de l'inféodation aveugle à autrui.

\*\*\*